
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/2 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.2.58263

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Rudolf STICHWEH, *Der frühmoderne Staat und die europäische Universität. Zur Interaktion von Politik und Erziehungssystem im Prozeß ihrer Ausdifferenzierung (16.–18. Jahrhundert)*, Frankfurt am Main (Suhrkamp) 1991, 427 S.

Très lourdement tributaire des théories sociologiques de Niklas Luhmann (et reprenant de ce dernier par-ci par-là le langage rébarbatif), la thèse d'habilitation de Rudolf Stichweh montre néanmoins qu'on peut faire de la bonne histoire des universités sans se perdre dans les archives, à condition d'avoir choisi son point d'Archimède sociologique et de s'y tenir fermement. Outre ce point de départ résolument sociologique, Stichweh confesse d'emblée sa préférence pour une approche sémantique et une perspective européenne. Il fait remarquer à juste titre que l'université, institution traditionnellement centrale dans toute analyse de la société médiévale, est, par contre, longtemps restée en marge de l'historiographie de l'époque moderne. Celle-ci a cru devoir opter pour d'autres centres de pouvoir et de décision: la ville, la cour – et l'on pourrait y ajouter l'académie savante ou la République des Lettres. Mais l'université est restée l'institution européenne par excellence, tant par ses structures formelles que par ses légitimations. Elle peut donc constituer un observatoire privilégié pour analyser la transformation du système socio-culturel européen en une variété de sous-systèmes nationaux, à condition de confronter systématiquement les choix faits par l'université avec les alternatives en présence, dans le contexte de la genèse des États européens modernes. Pour Stichweh, l'État naissant et le système éducatif vivent dans un processus d'interaction constant. Il en résulte que l'élaboration des systèmes éducatifs nationaux éclaire la genèse des États et inversement. Dans cette analyse, l'université redevient une institution centrale où le sort du monde moderne se joue.

Stichweh n'est à coup sûr pas le premier à avoir eu de telles intuitions, mais il n'existait pas encore d'étude qui pousse l'analyse aussi loin, dans une perspective aussi résolument européenne, et à un niveau théorique aussi accompli. Son principal mérite est d'avoir su dépasser les éruditions nationales et les histoires fractionnées d'universités particulières, pour dessiner une perspective d'ensemble qui rend à l'université son rôle central dans l'élaboration de l'Europe contemporaine, tout en soulignant la lente transformation et différenciation du système universitaire à travers son œuvre politique, sociale et culturelle. Tout historien des universités modernes devrait avoir lu cette analyse, qui dans ses meilleures pages réussit le difficile pari de dépasser les frontières des historiographies nationales pour arriver à une perspective vraiment européenne.

L'ouvrage consiste en six parties, d'importance et de valeur d'ailleurs inégales. Dans la première partie l'université est définie dans sa continuité et les notions analytiques de hiérarchie, ordres sociaux, corporations etc. sont mises en place. La seconde partie analyse, sur fond de confessionnalisation européenne, le rapport changeant entre l'éducation et les différents niveaux de la société d'ordres, ainsi que les fonctions éducatives dans les États nationaux en cours de différenciation. C'est assurément la partie la mieux charpentée et la plus forte du livre, celle aussi pour laquelle une connaissance intime du concret des mécanismes éducatifs était moins obligatoire. La troisième partie examine, à plus de distance du système universitaire, les relations entre université et État par le truchement de la science, des modes de pensée et des systèmes de valeurs. Les trois dernières parties, beaucoup plus brèves, analysent successivement le rôle des nouvelles institutions intermédiaires (collèges secondaires, académies de nobles, etc.), la genèse de fonctions sociales spécifiques de l'université et leurs alternatives, le rapport entre disciplines universitaires et professions. Ces derniers chapitres, plus concrets, sont moins neufs et beaucoup plus discutables. Sur la base d'informations fragiles et isolées, l'auteur se laisse souvent aller à des généralisations ou des périodisations indues. Aussi n'est-ce pas pour ses informations de détail que ce livre mérite d'être lu, ni même pour la synthèse, qui laisse à désirer sur quelques points essentiels, mais c'est dans ses perspectives d'ensemble que cet ouvrage innove.

Une approche globale qui s'appuie exclusivement sur le travail des autres risque d'adopter

leurs faiblesses et d'ignorer les problèmes heuristiques, méthodologiques et théoriques qui fragilisent les conclusions de toute recherche empirique, sans parler de la différence de statut épistémologique entre sources imprimées et bibliographie secondaire, négligée dans l'approche de Stichweh comme souvent dans celle de Luhmann. Le risque est d'autant plus grand que Stichweh n'a visiblement pas pensé son ouvrage en fonction de l'université mais à partir du concept de l'État moderne, tout en puisant l'essentiel de sa documentation dans l'histoire des universités. Par ce parti-pris en faveur de l'État national, qui privilégie l'évolution normative, les exceptions ou alternatives et les franges de l'Europe tendent à être éliminées, l'université jaugée à la seule aune de son rapport visible avec l'État, et les monarchies fortes et centralisées privilégiées au détriment des fédérations, cités ou républiques: la France, l'Angleterre, et l'Espagne constituent les pays centraux de l'analyse, où l'Empire figure en contrepoint pour autant que ses territoires agissent en États autonomes. Les Provinces-Unies, d'importance capitale pour toute l'histoire universitaire du XVII^e siècle et nettement a-typique par rapport à mainte évolution esquissée par Stichweh, sont quasiment absentes de l'analyse. Rien du tout sur les Pays-Bas méridionaux, la Pologne, la Scandinavie, presque rien sur la Suisse ou même l'Italie, si l'on excepte le cas particulier des jésuites. L'unité foncière du système universitaire n'est pourtant qu'un postulat qui demanderait à être vérifiée par une contre-expertise. C'est dire qu'il y aurait encore place pour une autre histoire: celle-ci différencierait à son tour la perspective de différenciation assez rigide adoptée par Stichweh sur la base d'une documentation qui souffre de son parti-pris en faveur d'un certain type d'État, celui qui l'emporterait au XIX^e siècle.

La fragilité de l'approche se lit clairement dans le chapitre sur les »réseaux confessionnels calvinistes et jésuites«. D'emblée, l'auteur suggère un parallélisme entre deux réseaux ainsi définis. En réalité, la documentation sur le réseau calviniste demeure réduite à quelques remarques superficiellement tirées de la thèse de Gerhard Menk (à propos de Herborn) et d'un article de Lewis Spitz, tout en négligeant la bonne documentation réunie dans l'étude de Schneppen (que Stichweh semble pourtant avoir vu, sans en reconnaître l'intérêt pour une étude serrée du réseau supranational). La quasi-totalité du chapitre traite cependant des seuls jésuites, beaucoup mieux étudiés sous ce rapport et effectivement gérants d'un réseau international. Mais celui-ci n'est pas facile à comparer avec le réseau calviniste. Il ne suffit pas de constater l'existence de réseaux formels pour pouvoir conclure à un fonctionnement similaire, surtout pas du point de vue de la sémantique historique. La suggestion de Stichweh que les deux réseaux sont comparables demeure gratuite tant que l'analyse du réseau calviniste n'est pas proprement conduite, ce qui impliquerait l'insertion du domaine allemand, le seul réellement pris en compte par ses sources, dans un univers calviniste plus large englobant les nombreuses universités néerlandaises et écossaises, l'université de Bâle, l'académie de Genève, les académies huguenotes de France, une pléiade d'écoles dans l'Europe centrale non-germanique, pour ne pas parler du puritanisme anglais, influent jusque dans l'université de Cambridge, voire au-delà de l'Océan.

Or c'est précisément dans cette confrontation que le réseau calviniste apparaît infiniment plus complexe que celui des jésuites. La suggestion d'unité sur la base d'une aire de migration académique de type confessionnel demeure toute superficielle tant que l'on n'a pas scruté l'extrême différence, tant dans les structures internes et le fonctionnement socio-culturel que dans le rapport avec l'État, qu'il pouvait y avoir entre, par exemple, l'université humaniste de Leyde et une forteresse calviniste comme Saint-Andrews, ou entre le gymnase de Steinfurt et l'académie de Saumur. La confession dresse ici un rideau de fumée en donnant l'illusion d'une unité culturelle. En fait, l'auteur semble tomber victime de l'abondante littérature récente sur la confessionnalisation de l'Empire qu'il a tendance à généraliser pour toute l'Europe. La différence structurelle et sémantique entre les deux »réseaux« découle bien sûr du fait que

calvinistes et jésuites ne se trouvaient pas sur le même pied. Il manquait précisément au réseau d'enseignement des calvinistes un instrument comme la Compagnie de Jésus, intermédiaire entre les instances dirigeantes et la foule des fidèles, qui eût pu jouer un rôle unificateur provisoire et permettre un passage harmonieux entre système de chrétienté et systèmes nationaux. Les universités calvinistes se trouvaient beaucoup plus directement prises entre le marteau de l'État et l'enclume de l'Église (elle aussi beaucoup moins uniformisée que l'Église catholique, malgré une certaine unité de confession), et devaient s'en accommoder à l'intérieur des systèmes nationaux naissants. L'unité postulé du réseau calviniste reste précisément à prouver.

Ces points de critique n'enlèvent cependant rien à ma conviction que Stichweh a écrit un ouvrage fort et séduisant, qui renoue heureusement l'histoire des universités avec l'histoire du social et du politique. Il mérite d'être médité non seulement par les historiens des universités mais par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire socio-culturelle de l'Europe moderne. Implicitement, et ce n'est pas son moindre mérite, ce travail infirme le parti-pris, si courant parmi les sociologues des universités, que l'université contemporaine serait née seulement au XIX^e siècle, toute son histoire antérieure étant dès lors périmée. Stichweh prouve à quel point ils se trompent.

Willem FRIJHOFF, Rotterdam

Bernd ROECK, *Lebenswelt und Kultur des Bürgertums in der frühen Neuzeit*, Munich (R. Oldenbourg), 1991, XII-158 p. (Enzyklopädie Deutscher Geschichte, 9).

M. Roeck définit la bourgeoisie comme un ensemble de familles jouissant, au sein d'une ville, de privilèges, c'est-à-dire d'un statut juridique lui permettant de participer, dans la mesure où ses bénéficiaires le désirent, à sa vie politique et administrative. Définition qui inclut l'ensemble des couches supérieures et moyennes de la population urbaine – celle-ci représentant, au cours des Temps Modernes, environ un quart de celle du Saint-Empire Romain germanique. D'autre part, M. Roeck prend le mot «culture» dans un sens très large, incluant non seulement les lettres et les arts, mais aussi tous les aspects de la vie matérielle. Conformément aux règles de la collection, qui constituera, en cent courts volumes, une encyclopédie de l'histoire allemande, l'ouvrage est composé de façon très rigoureuse, avec des chapitres concis et relativement nombreux, des paragraphes numérotés, des indications marginales et des références d'ouvrages et d'articles dans le texte. Ce qui lui confère un caractère éminemment pratique.

Tout d'abord, il présente la ville allemande des Temps Modernes, son cadre géographique, les structures héritées du Moyen-Age, le contraste entre l'idéal et la réalité, se gardant bien d'oublier les programmes d'urbanistes et de princes enthousiastes, Freudenstadt en particulier, ni, avec Berlin, la réalisation d'une capitale absolutiste. Puis, il étudie la maison bourgeoise, son occupation, qui est fonction de la structure de la famille, l'aménagement de l'espace, le chauffage, l'éclairage, l'organisation de la journée, les repas et la tenue à table – l'introduction de la fourchette, etc. – le vêtement et l'hygiène. Puis, les distractions, donc la musique, le théâtre, et les journées exceptionnelles, baptêmes, mariages, funérailles. Il y aurait là, en utilisant la bibliographie indiquée par M. Roeck, des éléments suffisants peut-être pour écrire un volume dans la célèbre collection «la vie quotidienne». On s'élève d'un degré avec l'analyse du rôle de la bourgeoisie dans l'art, notamment de son mécénat, au cours de ces trois siècles. Et l'on passe à des chapitres à la fois plus complexes et plus classiques, qui traitent l'un de l'influence italienne et de la pénétration de l'humanisme, et l'autre de la culture dite «bourgeoise» au temps du Baroque et de l'Aufklärung. Tous deux sont des modèles d'érudition bien dominée. Le livre continue avec un «état des questions» – problèmes fondamentaux et tendances de la recherche – qui fait la part peut-être un peu trop belle à l'école dite des